

## Communiqué à la presse du 11 novembre 1918, 21 heures

Au 52ème mois d'une guerre sans précédent dans l'histoire, l'armée française avec l'aide de ses Alliés a consommé la défaite de l'ennemi. Nos troupes, animées du plus pur esprit de sacrifice, donnant pendant quatre années de combats ininterrompus l'exemple d'une sublime endurance et d'un héroïsme quotidien, ont rempli ta tâche que leur avait confiée la Patrie.

Tantôt supportant avec énergie indomptable les assauts de l'ennemi, tantôt attaquant à leur tour elles-mêmes et forçant la Victoire, elles ont, après une offensive décisive de quatre mois, bousculé, battu et jeté hors de France la puissante armée allemande et l'ont contrainte à demander la paix. Toutes les conditions exigées pour la suspension des hostilités ayant été acceptées par l'ennemi, l'armistice est entré en vigueur, ce matin, à onze heures.

Philippe Pétain.

### Mercredi 13 novembre 1918

Mon cher Edmond,

Enfin, c'est fini. On se bat plus ! On ne peut pas le croire, et pourtant c'est vrai ! C'est la victoire comme on ne l'espérait pas au mois de juin dernier, et même au 15 juillet ! Qui aurait osé espérer à cette époque une victoire aussi complète ! Et en si peu de temps, pas quatre mois, c'est merveilleux ! Je ne sais pas comment vous avez fêté l'armistice à Jussy, et comment et quand l'heureuse nouvelle vous a été annoncée.  
[...]

Ici, à Paris, on l'a su à 11 heures par le canon et les cloches ; aussitôt tout le monde a eu congé partout; aussitôt les rues étaient noires de monde.

Toutes les fenêtres pavoisées, jamais je n'ai tant vu de drapeaux et de couleurs alliées, le coup d'œil est magnifique.

Tout le monde a sa cocarde, les femmes des rubans tricolores dans les cheveux; tous les ateliers en bande, hommes et femmes bras dessus bras dessous, drapeaux en tête, parcouraient en chantant les boulevards et les grandes avenues.

Les camions automobiles des usines montés par les ouvriers et ouvrières chantant et acclamant.

Et les américains juchés sur leurs camions n'ont pas cessé de parcourir la ville, montant tous ceux qui voulaient monter vers eux, mais surtout les jeunes filles, ça se comprend.

Quelles ovations sur leur passage ! Et les quelques poilus en perme, quelle fête on leur faisait aussi. Jamais je n'ai tant vu de monde. Tout était permis, aucun sergent de ville, aucun service d'ordre. Toute liberté était laissée au peuple en délire. Les Américains embrassant les femmes dans les rues.

Mais quel beau spectacle place de la Concorde depuis un mois. Déjà, elle était parée pour la circonstance garnie de canons, d'avions, de mitrailleuses, de tanks, de saucisses, de montagnes de casque Boches, tout cela pris aux Boches. Des gamins ou des jeunes gens, des jeunes filles, montaient sur les canons ou les traînaient partout; on en a retrouvé jusqu'à Montmartre.

Et cette vie a duré lundi après-midi et mardi toute la journée. On a promené des prisonniers boches en voiture fermée pour leur faire voir la joie des Parisiens.

Lundi soir, Maurice a voulu aller au cinéma pour entendre chanter la Marseillaise. Nous avons été à Gaumont; c'était impressionnant quand un poilus est venu était venu sur la scène enveloppé dans les plis d'un drapeau chanter la Marseillaise, et tout les assistants debout l'accompagnent.

Tout cela c'est bien beau et combien de cœurs en joie, mais aussi combien d'autres pleurent les leurs qui ne voient pas ce beau jour. Mais que leur chagrin aurait été encore plus grand si la mort des leurs n'eut servi à rien !

[...]

Tu vois, maman, que j'avais raison quand je te disais d'espérer, que tu ne voulais pas croire que nous aurions le dessus; t'es tu disputée des fois pour cela, et madame Veyret aussi, que nous nous sommes

fâchées bien des fois. Quel malheur qu'elle ne soit plus là pour voir cela !

J'avoue que j'ai désespéré bien des fois aussi en dernier; nous avons eu tant de désillusions. Tout de même, quel honneur pour Foch et Clemenceau; on les porte en triomphe et c'est mérité. Et toi, Jeanne, ta joie doit être grande aussi, mais pas sans une ombre. Tu dois avoir aussi gros au cœur de penser que tes 2 frères ne verront pas un si beau jour, eux qui y ont si bien contribué; mais qui sait s'ils ne le voient pas !

Je comprends la peine que tes parents doivent ressentir en pensant à vos chers disparus et surtout quand les autres rentreront. Il n'y a pas de joie sans douleur; dis leur bien que je prends d'autant part à leur peine que je la ressens moi-même.

Maurice et moi avons tant prié et vous aussi sans doute que Edmond nous revienne sain et sauf; nous avons été exaucés; remercions Dieu. Quand rentre-t-il à Lyon et pour combien de temps ? Quand sera-t-il libéré. Les pourparlers de paix vont-ils durer longtemps ? Peut-être jusqu'au printemps ? Enfin, le principal, c'est qu'on ne se bat plus. Merci à maman de sa lettre. je croyais qu'elle ne voulait plus nous écrire ! J'ai reçu les pommes de terre merci !

Comment a t-on fêté l'armistice à Jussy et la grippe est-elle arrêtée ?

[...]

Quelle journée inoubliable et qu'est-ce que ce sera lorsque les troupes défileront sous l'Arc de triomphe !

Sois heureuse, maman, ton fils te sera rendu; tu seras récompensée de ces peines.

Bien joyeux baisers de nous 2 à tout les 4.

Élise Bidet.

Paroles de poilus

Jean Pierre Guéno-Jérôme Pecnard

Tallandier